

Émile Verhaeren

---

# Philippe II

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

Philippe II

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE', 'BUSINESS', 'LANGUE FRANÇAISE', and 'PRATIQUE', and a prominent banner for 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE'. The overall theme is language learning and teaching.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)  
Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)

 [www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

Émile Verhaeren

Philippe II

*Au poète Stuart Merrill*

# Personnages

**PHILIPPE II** : roi d'Espagne.

**DON CARLOS** : infant, prince des Asturies.

**LA COMTESSE DE CLERMONT** : dame d'honneur de la cour.

**FRAY BERNARDO** : confesseur du roi.

**DON JUAN D'AUTRICHE**.

**DON FRANCISCO DE HOYOS** : notaire du roi.

**FRAY HIERONIMO**.

**COMTE DE FERIA**.

**SOLDATS ET MOINES**.

*Tous les actes se passent à l'Escurial.*

# Premier acte

Une terrasse. À gauche, le pavillon de DON CARLOS. Au fond, de la scène l'Escorial où seulement une fenêtre, celle de la chambre de PHILIPPE II, est éclairée. Entre le fond et la terrasse les jardins du palais. Deux escaliers, l'un à droite, l'autre à gauche, descendent de la terrasse aux jardins.

DON CARLOS

Dieu ! que mon corps est triste et languissant, ce soir,  
Et qu'est triste là-bas, sur la campagne,  
La lumière des nuits d'Espagne.  
L'Escorial rigide et noir  
Jette une ombre plus funèbre et plus sombre,  
Parmi tant d'autres ombres  
Que je regarde et qui me voient mourir...  
Oh ! mon rêve fermé que j'ai peur d'entrouvrir,  
Oh ! mes désirs : chevaux cabrés dans l'or des gloires...

*Il marche vers le bord de la terrasse et attend.*

Hier, j'étais ferme et clair, tout mon être vibrait  
Tel un glaive planté sur sa victoire ;  
J'étais comme affolé ; mes pas entraînaient  
Dans l'avenir immense, avec une ardeur telle  
Que mon aïeul lui-même en eût aimé l'élan.  
Et me voici, comme autrefois, morne et dolent,  
Sans croire à mon triomphe...

*Se tournant du côté d'où viendra la comtesse.*

Hélas ! que ne vient-elle ?

*Tout à coup, violent.*

Que ne vient-elle enfin, puisqu'ainsi je le veux !

LA COMTESSE, *apparaissant  
à l'escalier de gauche.*

Carlos ! mon roi Carlos ?

DON CARLOS, *se jetant dans ses bras.*

Ô toi, la bien-aimée !  
Ô douceur de ta voix ! ô beauté de tes yeux !

LA COMTESSE, *rapidement.*

La marquise d'Amboise est sauvée. À cette heure, elle traverse la mer. Les réformés d'Angleterre l'attendent. Tes ordres ont été suivis. Oh ! la bonne action que tu fis là, mon roi !

DON CARLOS, *distrait.*

Ah !

LA COMTESSE

Regretterais-tu ?

DON CARLOS

Oh ! que mon corps est las et malade, ce soir !  
Mon torse pâle est l'abreuvoir  
Que dessèchent les douleurs et les fièvres.  
Le mal sournois me tient, la mort hante mes lèvres  
Mon ancienne blessure est ardente toujours.  
Ô bien-aimée ! Oh la clarté de nos amours  
Et les gouttes de vie en tes baisers scellées !

LA COMTESSE

Carlos !

DON CARLOS

Oh ! que n'es-tu sans cesse auprès de moi,  
Avec ton âme et ta beauté comme étoilées,  
Avec ta quiétude, avec ta large foi  
Dans mon ardeur qui choit, mais toujours se relève  
Pour resurgir encore et s'enivrer d'orgueil.  
Je suis Carlos d'Espagne – et je porte le deuil  
Et la douleur et la splendeur morne d'un rêve  
Impatient que je nourris depuis des ans  
Et qui reste captif en mon cœur bondissant  
Vers la gloire rapide et les triomphes proches.



Je n'ai pas, moi, le temps de m'attarder : les cloches  
Qui sonneront ma mort  
Doivent d'abord  
Crier ma délivrance et ma grandeur au monde.  
Oh ! Charles-Quint, je suis une pierre en ta fronde,  
Je suis une arme ardente et qui prétend servir !

LA COMTESSE

Enfin, tu te souviens, Carlos !

DON CARLOS

Tout à l'heure je fuyais tes paroles. J'étais sans vie. Je n'osais plus songer à l'audace de mes projets. Et pourtant, dès demain, ils se réaliseront. Tout est fixé, promis, convenu. Seule, l'aide de Don Juan me manque encore.

*Un repos.*

Il t'avait promis de sauver avec nous la marquise d'Amboise. L'a-t-il fait ?

LA COMTESSE

Quand la marquise eut atteint la Guipuscoa, elle gagna Renteria et Passagès. Don Juan, général de la mer, grâce à un ordre fortuit reçu du roi lui-même, éloigna ses navires. Les côtes étaient libres. Une barque fut amenée. La marquise put s'enfuir d'Espagne. Ainsi, sans avoir l'air de nous protéger, Don Juan nous aida.

DON CARLOS

C'est bien.

LA COMTESSE

Vous savez comme j'aime la marquise, et comme je tremblais de la savoir à Madrid. Le roi Philippe l'entourait d'embûches, il la soupçonnait d'hérésie...

DON CARLOS

Ce n'était pas mon père qu'il fallait craindre, c'étaient les moines, eux seuls sont redoutables.

## LA COMTESSE

Hélas !

DON CARLOS,  **Brusque.**

Non pas, non pas ! Ils sont l'assise divine où mon pouvoir s'appuie, ils sont le sang, le cœur, la force de l'Espagne. Si jamais le remords m'assaille d'avoir sauvé la marquise, c'est eux qui le réveilleront... Vraiment, il faut que je vous aime plus que moi-même, que je vous aime en aveugle, que je vous aime comme un péché...

LA COMTESSE,  **tendre.**

Pardonnez-moi.

DON CARLOS

Viens plus près de mon cœur et de mes lèvres pour que  
j'oublie...

Vois-tu, le Saint-Office est le salut : la lie  
Du monde est déversée en ses brassins de feu,  
Et s'y perd, et s'y brûle, à la face de Dieu  
Qui fait la flamme afin que l'univers se sauve.  
Il ne faut point trembler devant la grandeur fauve  
De l'Église, qui s'est faite lionne et court  
Avec terreur, avec angoisse, avec amour,  
Mordre la chair impie avec ses dents brûlantes.  
Son droit est souverain, si sa force est sanglante  
Rome est utile à tous, à tous, surtout aux rois,  
Tous la craignent et la suivent – il n'est que moi  
Qui porte au cœur assez d'ardeur qui fertilise  
Pour être en même temps et l'Espagne et l'Église  
Et le monde à moi seul.

LA COMTESSE

Tu t'enivres, Carlos !

DON CARLOS,  **furieux.**

Non, non, non, non !... Ma tête est battante de flots  
Si merveilleux d'orgueil qu'il n'est rien que je craigne.

La puissance des rois datera de mon règne.  
Ce palais qu'on achève est comme un mont géant  
Trop large pour mon père, et construit à ma taille.  
On peindra sur ses murs l'élan de mes batailles  
Et de mes vaisseaux d'or, trouant les Océans  
Et les horizons fous des bords de leurs conquêtes ;  
Un bruit de gloire immense accueillera mes pas.  
La mer et le soleil sont miens, la terre est prête  
Et je ne mourrai point, puisque je ne veux pas...

LA COMTESSE, *presque avec pitié.*

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS, *se calmant.*

Demande à Don Juan quels rêves nous fîmes ensemble, et combien nos cœurs ont foi dans nos destins. Nous nous sommes promis la gloire l'un à l'autre et tous les deux nous l'obtiendrons.

LA COMTESSE

Viendra-t-il ?

DON CARLOS, *fait signe que oui et continue.*

Avec quelle joie, il suivra ma fortune. Il soupçonne depuis longtemps mon désir, mais il ignore encore ce que je veux tenter, sans hésiter, demain.

*Tout à coup énérvé.*

Je n'en puis plus... Je n'en puis plus... Il faut que je m'enfuisse sur l'heure et que j'arrive en Flandre.

LA COMTESSE, *l'entraînant vers le bord de la terrasse. La lampe s'éteint à la fenêtre du roi.*

Regarde au loin comme est belle et grande la nuit  
Et comme le silence est divin sur la terre !

DON CARLOS, *se laissant persuader.*

Ô l'apaisante, et pure, et sereine lumière !  
Ô la splendeur des montagnes pâles, là-bas !  
L'Escorial sommeille et ses jardins sont las

D'avoir été trop beaux, sous les midis de flamme.  
Madrid est blanche et les clochers de Notre-Dame  
Montent au loin parmi les buis et les cyprès,  
Et lentement, le vieux et doux Mançanarès  
Raconte à ses roseaux les légendes d'Espagne.

#### LA COMTESSE

Une douceur d'argent tombe sur la campagne !  
Ô mon aimé, qu'il fait bon vivre, et que mes bras  
Désireraient toujours être pour ton front las  
Et pour ton cœur et sa tempête, le bon asile.  
Je suis venue à toi, maternelle et docile,  
De mes plaines de France où l'on aime sans peur,  
Où le ciel bienveillant illumine la vie,  
Où les heures d'amour clément ne sont suivies  
D'aucun songe malsain, ni d'aucune terreur.

DON CARLOS, *confiant*.

Comme tes yeux sont beaux ! comme est fière ton âme !

#### LA COMTESSE

Ta gloire et ton triomphe ont cette âme pour flamme.  
Je te rêve là-bas, comme les blancs Valois,  
En des palais joyeux et clairs, sous les verdure,  
Libre d'agir en maître et de vouloir en roi.

DON CARLOS

J'aime les cieux lointains et la belle aventure...

#### LA COMTESSE

L'air de l'Escurial est un air empesté  
De violence sourde et de contrainte morne.  
On n'y vit pas, Carlos, on y attend la mort.  
Quand le soir tombe autour de nous, les vents y cornent  
On ne sait quel appel vers un deuil noir et or  
Qui se lève d'ici pour recouvrir l'Espagne.  
Cirques de sable ardent, vallons, âpres montagnes,  
Une cruauté sèche et tranquille les vêt,

Toujours égale et comme unie à leur nature,  
Le sol y est tout à la fois gel et brûlure  
Et rien ne s'y répand, que les désirs mauvais...

### DON CARLOS

Oh ! que j'en ai senti le dégoût et l'angoisse,  
En ces heures de rage et de fièvre sournoise,  
Quand des feux de folie illuminaient mes nuits.

*À cet instant, Philippe II paraît à l'escalier de gauche, s'avance très lentement vers Don Carlos et la comtesse, et se trouve derrière eux, sans qu'ils le voient.*

Mais aujourd'hui, j'ai ta ferveur et j'ai ton âme  
Et nos beaux lacs d'amour où noyer mes ennuis.  
Tes paroles me sont radieuses, les flammes  
De tes regards me sont douces comme le bien.  
Écoute. Il fait silence autour de notre joie,  
Et ta chambre est tranquille, et ton corps est ma proie.  
Ô bien-aimée, écoute, et viens-nous-en... Viens... Viens.

*Don Carlos entraîne la comtesse. Tous deux s'en vont vers la chambre.*

### LA COMTESSE, se retournant.

Le roi !

*Philippe II les regarde, fait un geste vaguement rassurant et continue sa promenade nocturne ; il disparaît par l'escalier de droite, sans rien dire.*

Mon sang, jusqu'au fond de mon être,  
A reflué.

### DON CARLOS, allant voir à la rampe de la terrasse.

Pourtant, la lampe à sa fenêtre  
Était éteinte ; on pouvait croire qu'il s'endormait...

*Tout à coup violent.*

Ô roi nocturne et faux qui nous espionnait,  
Roi morne et violent dont chaque pas dans l'ombre

Semble broyer sous lui un morceau de mon cœur ;  
Roi de colère et de silence, et roi d'horreur,  
Roi mon père, dont les crimes rouges se nombrent  
D'après les cris, les désespoirs et les effrois  
Qui traversent, hurlants et fous, les vents du monde,  
J'atteste Dieu, que moi, ton fils, j'ai bien le droit  
De m'échapper soudain de ton étreinte immonde,  
Et de tordre le bras qui cherche à m'étouffer.

### LA COMTESSE

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS, *haletant.*

Je veux la vie,

Je veux souffrir, je veux mourir pour triompher.  
Si je suis las, c'est que ma force est asservie,  
C'est que l'Escorial me tient, c'est que le roi  
Laisse sa mortelle ombre errer par-dessus moi.  
Quelle âme eût résisté à ce constant supplice ?  
Ma maison même était sans le savoir complice :  
Majordome, écuyers, pages et serviteurs ;  
Mais aujourd'hui je resurgis sur les hauteurs  
De mon orgueil et de ma destinée ;  
J'ai pour concours, en même temps,  
Et ma haine obstinée  
Et ton amour hantant,  
Et je suis ivre  
De tout l'espoir  
Que ton secret et merveilleux pouvoir  
En mon être délivre.

*Don Carlos s'est peu à peu rapproché de la rampe  
de la terrasse. Tout à coup il tressaille, et saisissant  
la comtesse et lui montrant la cour de l'Escorial.*

Viens, viens ici, regarde !

Tu vois, là-bas, ce moine noir qui, par mégarde, semble gagner  
le coin où disparut le roi. Eh bien ! ce moine-là, c'est l'espion du

Saint-Office. Philippe II surveille, mais il est surveillé. Chaque pas qu'il fait vers nous, quelqu'un le fait vers lui. Regarde, il rentre et le moine disparaît.

*À lui-même.*

Ô puissance attentive et toujours souveraine !

#### LA COMTESSE

Le roi, il est partout hostile et invisible :  
Il est dans ces couloirs, ces tours et ces jardins,  
Il voit d'entre les joints des murs ; ses yeux soudains  
Prenant les corps pour but, mais les âmes pour cibles,  
Guettent dans la lumière ou dans la nuit, cachée.  
Ils regardent la vie ainsi que le péché.  
Ô mon Carlos, si nous n'étions sûrs de nous-mêmes,  
Si nous n'étions brûlants d'une ferveur suprême,  
Ils glaceraient nos cœurs et régneraient en nous.

#### DON CARLOS

Sois sans crainte. J'ai mes desseins hardis et fous,  
Tout rayonnants d'espoir, de gloire et de colère.  
Je serai roi demain ; je sais ce qu'il faut faire  
Pour arriver en Flandre et me gagner, de là,  
Puisque ma cause est leur, et la France et l'Empire.  
Ah ! mon père, jamais tu ne pourras maudire,  
Trop durement, le jour où tu m'exaspéras.

#### LA COMTESSE

Voici Don Juan qui vient. Adieu... mon cœur se serre,  
Mon cœur qui restera sur tes lèvres, penché...

*Elle sort.*

#### DON CARLOS, à lui-même.

Le roi se fie à lui et le laisse approcher.  
Il ne sait pas combien Don Juan m'aime. Mon père...  
*Il se retourne, voit Don Juan devant lui, qui le salue.  
Don Carlos impérieusement.*

Je veux m'enfuir d'Espagne et veux que vous m'aidiez  
Sans hésiter, demain.

*Se calmant.*

Don Juan, tu te rappelles  
Nos jeunes passions et nos ardeurs jumelles  
Et nos rêves joyeusement associés  
Quand nous vivions sans nous quitter  
Et côte à côte  
Dans Alcalá, jadis ;  
Nos cœurs étaient deux cœurs également hardis  
Que Charles-Quint tenait dans sa main haute.  
Tu devinais déjà l'infant que je serais  
Et dans quel sort affreux bouillonnerait ma vie,  
Tu n'aimais pas mon père, et moi, je l'exécrais.  
Oh ! nos haines, oh ! nos rages inassouvies.  
Depuis, tu me quittas, sur mon conseil,  
Pour t'en aller là-bas, où nul ne peut te nuire,  
Régner, dans la tempête ou le soleil,  
Sur les voiles et les canons de mes navires.  
Tu fus maître des mers, tandis que moi,  
Avec mon cœur qui boude et mon esprit qui rave,  
Avec mes pas liés au poids que je soulève,  
Je suis resté, comme un enfant, sujet du roi.  
Il m'entoure d'honneurs et d'espions, il pense  
Que je ne saisis pas de ses faveurs l'offense,  
Que j'essuierai toujours ses fastueux affronts.  
Il agit par détours, je n'agis que par bonds.  
Comprends-tu ma fureur et mon désir de mordre ?

DON JUAN

Carlos !

DON CARLOS

J'ai confiance aussi profondément  
En toi, que je l'avais, jadis, aux temps déments,  
Où ma raison faillit sombrer dans le désordre.  
Tu m'appelais ton frère, et j'adorais ce nom



Trouvé, par toi, parmi les mots de ta tendresse.  
Tu m'étais mieux qu'un prince, et plus qu'un  
compagnon ;  
Tu me fus doux et secourable et ma détresse  
Devant toi seul, un jour, osa pleurer sans peur.  
Ces temps sont déjà loin de maux et de malheurs,  
Mais peuvent revenir, si mon père s'acharne.  
L'astuce et la torture en son cerveau s'incarnent.  
La nuit, il passe en mes rêves, et je le sens  
Marcher, vers mon repos, par un chemin de sang,  
Me caresser le front, les yeux, le cou, la gorge,  
Avec ses longues mains qui tout à coup égorgent,  
Avec ses traîtres doigts, avec ses doigts d'effroi  
Et d'ombre... Ah ! mon frère Don Juan, lorsqu'on est  
moi  
Comprends-tu que l'on crie et que l'on morde !

DON JUAN, *spontané.*

Ah ! certes !

DON CARLOS

Philippe II était encore enfant, comme moi, qu'il gouvernait déjà la Flandre. Il obligeait son père à lui faire place. Je suis son exemple. Depuis longtemps je me taisais, mais aujourd'hui j'ai l'âge où l'on commande et, lorsqu'on est prince d'Espagne, où l'on règne.

Que le roi nomme le duc d'Albe, qu'importe ! Je me désigne moi-même.

DON JUAN

Ce serait la révolte, Carlos.

DON CARLOS

Berghes et Montigny m'ont pressenti. Ils voyaient clair. Ils conseillaient de prendre par la force ce qu'on refuse à mon droit.

DON JUAN

Berghes et Montigny sont morts.

### DON CARLOS

Berghes est mort à temps. Montigny fut tué. Je garde leurs mémoires. Mais il me reste tous les seigneurs de Flandre. Brederode, Hornes, Egmont soutiennent ma querelle. Je n'aurai qu'à paraître pour trouver une armée. Ils l'ont promise ; elle est prête ; elle n'attend que son chef, moi.

Si j'hésite, Anvers, Bruxelles et Gand échappent à l'Espagne. Le duc d'Albe y est abhorré. Sa présence là-bas serait la révolte et la honte. Déjà le nom de Guillaume d'Orange grandit. Le peuple s'en empare. Il oublie celui de Charles V. Ni la Régente, ni Granvelle ne résistent. Ils sont à bout de ressources.

### DON JUAN

Comme te voilà instruit !

### DON CARLOS

J'ai plus songé que tu ne crois à ma victoire. Comme toi, qui courais combattre les Turcs, je m'enivre de luttés et de batailles. Tu m'es dévoué comme personne. Hier encore, tu sauvais la marquise d'Amboise avec moi. Dis, quand partons-nous ensemble ?

### DON JUAN

Mais je ne puis, mais je ne veux, mais...

### DON CARLOS

Il me faut tes vaisseaux et tes hommes. Je gagnerai la France, et puis la Flandre. Les Valois me soutiennent. Ils détestent Philippe. Gand, Bruxelles, Anvers seront mes villes, comme elles furent celles de Charles V.

Oh ! Don Juan, entends-tu les cloches effarées  
Et les beffrois, et les clameurs et les entrées  
Triomphales, au cœur du beau pays flamand ?  
Je lui ferai aimer l'Espagne en le calmant.  
Philippe II le veut tuer pour le réduire ;  
Je serai ferme autant que lui, mais ferai luire  
Plus de foudre superbe aux mains de notre droit ;  
Au moins serai-je net et franc en mon langage :

Je ne mentirai point, je donnerai, pour gage  
De mes serments, ma révolte contre le roi !

DON JUAN

Tu es infant d'Espagne, tu ne peux pas, en face du monde et de  
ton père...

DON CARLOS

Louis XI, dauphin français, fit comme moi.

DON JUAN

Mais ton rêve est un crime. Si tu ne réussis, tu te perds à jamais.

DON CARLOS

Charles-Quint réussissait toujours.

DON JUAN

Jamais il n'eût jeté ses droits dans les hasards.

DON CARLOS

Il m'eût compris... d'ailleurs, je ne veux rien entendre  
Le duc d'Albe jamais ne parviendra en Flandre.  
Pour me troubler ou m'arrêter, il est trop tard.  
Tu me perdras ou me suivras, je te le jure :  
Choisis, choisis !

DON JUAN, *hésitant et cherchant*.

Oh ! Don Carlos, si je pouvais...

DON CARLOS

Tu détestes autant que moi ce duc mauvais,  
Ce duc...

DON JUAN

Attends, si je pouvais... une aventure  
Aussi soudaine, aussi terrible, aussi...

DON CARLOS

Quoi ? Quoi ?

DON JUAN, à lui-même.

Peut-être... et tout s'arrangerait ainsi... le roi...

DON CARLOS

Que veux-tu dire ? Oh dis... dis... dis... Quel stratagème...

DON JUAN, à lui-même.

Le roi... il faut qu'il sache... et certes... il comprendra...

DON CARLOS, impatient.

Ainsi, j'irai en Flandre, et tu m'y aideras ?

DON JUAN, avec fermeté.

Bien mieux ! J'espère un jour t'y amener moi-même.  
Jamais je n'ai tremblé devant les fiers projets  
D'autant plus beaux qu'ils paraissent plus téméraires.  
Mon audace est debout et mon courage est prêt :  
J'agirai vite. En attendant, laisse-moi faire.

*Il sort.*

DON CARLOS, à la comtesse qui entre.

C'est la victoire, amie, et sa foudre est en nous !  
Don Juan me reste acquis. Don Juan consent à tout.  
Demain, la mer entière acclamera la fuite  
De nos voiles, cinglant vers mes pays du Nord.  
Je dresserai ta grâce et ta splendeur au bord  
D'une galère ardente et bellement construite ;  
Nous serons fiers de notre amour – et notre droit,  
Flottant là-bas, au loin, sur les vagues traîtresses,  
Éblouira des éclairs d'or de sa jeunesse,  
Jusqu'en ce palais morne et monstrueux, le roi !

LA COMTESSE

Ô Don Carlos, ô mon aimé, ma joie est folle  
À te sentir libre et sauvé par notre amour  
Don Juan t'a donc dès aujourd'hui fixé le jour  
Et l'instant clair...

DON CARLOS

Don Juan m'a donné sa parole.  
Nous gagnerons Anvers ; lui-même, il veut sa part  
Dans les dangers joyeux qui peupleront ma vie.  
Il est d'esprit habile et son cœur ne dévie...  
Ce qu'il nous faudra faire, il le dira plus tard.

LA COMTESSE, *anxieuse*.

En attendant, que fera-t-il ? que va-t-il faire ?  
Agira-t-il, à coups soudains, pour que ton père  
Ignore tout, avant que tu ne sois là-bas !

DON CARLOS

Don Juan ne m'a rien dit : ce sera ta surprise  
De voir, sans la comprendre, aboutir l'entreprise.

LA COMTESSE

J'ai peur, ô mon Carlos, quand je ne comprends pas

DON CARLOS, *étonné*.

Douterais-tu ? Hélas ! combien ce doute étrange  
Troublerait vite en moi ce qu'il me faut d'ardeur.

LA COMTESSE, *se reprenant*.

Non, non, ce que j'ai dit ne vient pas de mon cœur ;  
Mon espoir reste entier et rien ne le dérange.

DON CARLOS, *abattu*.

Hélas ! je voyais tout comme accompli déjà.  
Rien n'entravait l'essor merveilleux de nos pas  
Sur les routes en or qui dominant la terre...

LA COMTESSE

Ce que tu vois existe seul.

DON CARLOS

Non pas ! Non pas !  
Oh ! que mon corps est lourd et plein de sa misère !  
Tout se dérobe à mes regards et tout s'enfuit ;

Je ne sens plus sur moi que ténèbre et que nuit ;  
Un instant me reprend ce qu'un instant me donne ;  
Ton amour même, hélas ! hésite et m'abandonne,  
Je recule et j'ai peur et tout à coup je vois  
Comme en un gouffre avide et noir sombrer mes droits...

LA COMTESSE, *ardente*.

Ce que tu vois, c'est ta jeunesse et ton courage,  
C'est ta gloire, c'est l'univers  
Sauvé par toi, sous les éclairs  
Du formidable et mortuaire orage  
Que Philippe déchaîne et qu'il voudrait grossir.  
Il appartient à ton orgueil de ressaisir,  
À coups d'audace et de haine fécondes,  
D'entre les mains  
Mortes, mais tragiques encore de Charles-Quint,  
Ce sceptre d'or qui fit de l'Espagne, le monde !

DON CARLOS, *se reprenant*.

Ô les grands souvenirs qui me frôlent le front !  
Ô paroles qui me brûlent, comme des flammes !  
Ô tout ce qui me chante au cœur, à l'unisson  
Des merveilleuses voix dont résonne ton âme !  
Je respire l'ardeur en me penchant vers toi,  
Tu me rends tout l'espoir par ta seule présence.  
Oh ! que l'heure est donc belle et vivant le silence,  
Et que tes yeux sont beaux, quand ils aiment ton roi !

LA COMTESSE

Viens nous aimer, Carlos, la nuit est la parure  
Faites d'ombre et de feu qui entoure l'amour,  
Le vieux Mançanarès à ses roseaux murmure  
Les légendes d'Espagne où tu luiras, un jour,  
Comme un fier empereur qui s'en revint de guerre,  
En clair et bel arroi, en jeune et franc maintien,  
Mêlant sa grandeur pâle aux choses de naguère,  
Viens nous aimer et nous ressouvenir... Viens... Viens,

*Ils disparaissent lentement par l'escalier du fond.*

FIN DU PREMIER ACTE

# Acte II

Appartement du roi. Deux portes : une à gauche, une à droite. Une table chargée de liasses de papier et de livres de piété. Un pupitre y est adossé. Un confessionnal dans un coin.

Au lever du rideau, PHILIPPE II, qui vient de se confesser, se relève et fait le signe de la croix. Son CONFESSEUR se lève également, et tous les deux vont vers la table.

## LE CONFESSEUR FRAY BERNARDO

L'aveu que vous me fîtes à confesse, mon fils, vous sera compté, non comme une faute, mais comme un titre. La prudence vous commande de penser le plus souvent au rebours de vos paroles. Seul importe ce que l'on tait, puisque, seul, Dieu le comprend.

*Un repos, Philippe II s'assied.*

C'est pour que vous soyez son roi fidèle, qu'il vous fit tel que vous êtes.

*Le comte de Feria apporte le courrier du roi. Il le dépose sur la table et sort.*

Il faut sauver le monde, malgré le monde. Un roi serait sans force, si, pour un tel devoir, il limitait son droit,

*Phillipe II feuillette lentement sa correspondance, après en avoir rompu les sceaux.*

En notre siècle, l'idée d'autorité s'ébranle. On oublie que rien ne la doit entamer, pas même la sagesse. Vous seul le comprenez bien, tandis que le Saint-Père n'en tient compte qu'à peine.

## PHILIPPE II

Il ignore ce qu'il faut à l'Espagne.



## FRAY BERNARDO

À Rome, on se divise, on se relâche, on argumente. L'atmosphère y est mauvaise : le pape la respire. Or, qui raisonne, transige. Qui discute, s'affaiblit. Il faut croire, affirmer, agir...

*Tout à coup, le roi saisit une lettre qu'il ne quitte plus des yeux. Bien que son confesseur s'exalte, il ne prête plus guère attention à ce qu'il dit. Sa main, lentement, se crispe.*

Telle est ma foi, c'est la seule qui soit hautaine ;  
C'est la seule qui soit pure comme le feu,  
À cette heure des temps, où la justice humaine  
Divorce indignement d'avec celle de Dieu.  
L'Angleterre est perdue. En nos Flandres, l'Église  
Dans la bourbe des maux et des sectes s'enlise,  
Le Saint-Empire est dévoré par mille erreurs,  
L'ombre ternit le sceptre d'or des empereurs,  
L'Europe est de vertige et de fureur saisie,  
Peuples et rois n'ont plus la peur de leurs remords  
Et l'on dirait que tous les vents hurlants des Nords  
Sont à Satan et déchaînent l'apostasie.

*Se calmant et suivant des yeux la lecture que fait le roi.*

Heureusement qu'il est dans l'univers une Espagne, la vôtre. La guerre des Maures, pendant des siècles, l'a exaltée. Elle n'a crainte ni du sang, ni des supplices. Aucun front, si haut soit-il, n'échappe à ses inquisiteurs. Vous avez fait brûler, Sire, Carlos de Sesse et sa femme Isabelle qui descendait du roi Pedro. Vous avez abattu Domingo de Rojas, de la famille des Posa. Un Cristoval d'Ocampo fut tué et son cadavre livré aux flammes. Quant à la marquise d'Amboise...

*Au prononcé du mot « Amboise », le roi instinctivement, par un brusque mouvement de dissimulation, cache la lettre qu'il tient en main. Son confesseur le regarde fixement. Philippe s'en aperçoit. Après un instant de réflexion il lui tend la lettre.*

## PHILIPPE II

Voici, mon Père.

*À un appel de Philippe II, le duc de Féria rentre.  
Philippe II lui parle à mi-voix.*

Duc, allez chercher vous-même la comtesse de Clermont, et amenez-la devant nous.

FRAY BERNARDO, *n'ayant  
prêté d'attention qu'à la lecture.*

Il y a en cette aventure au moins deux coupables : Don Juan, qui laissa s'embarquer la Marquise d'Amboise, et la comtesse de Clermont, maîtresse de Don Carlos.

*Relisant l'écrit.*

Don Juan n'est pas sûr. Rappelez-vous le jour qu'il s'en fut, sans aucun ordre, combattre au loin. Son devoir était de surveiller les côtes et de s'emparer de la marquise. Il y a failli. Arrêtons-le.

## PHILIPPE II

Des pirates menaçaient la Corogne. J'ai moi-même enjoint à Don Juan d'y mener mes navires et mes soldats. Les côtes de la Guipuscoa étaient libres, non par son ordre, mais par le mien.

## FRAY BERNARDO

Pourtant, une femme, quelque entendue qu'elle soit, ne combine pas, elle seule, une aussi périlleuse entreprise, et Don Juan...

## PHILIPPE II

N'insistez pas, mon Père.

FRAY BERNARDO, *relisant le rapport.*

Le rapport, il est vrai, n'accuse que la comtesse. Ruy d'Almedo a reconnu deux de ses serviteurs, comme ils arrivaient, le soir, à Renteria. Un autre témoin prétend que le premier des deux appartenait à Don Carlos. Il faudrait ordonner une enquête.

## PHILIPPE II

Nous interrogerons la comtesse de Clermont.

FRAY BERNARDO

Elle sait être habile. Les Valois trouvent en elle un précieux auxiliaire, elle est dame d'honneur, et...

PHILIPPE II, à mi-voix.

Espionne... je sais... je sais...

FRAY BERNARDO

Don Carlos l'aime. Elle ressemble à la reine, votre compagne. Toutes deux viennent de France ; on les croirait sœurs.

PHILIPPE II, agacé.

Je sais, je sais.

FRAY BERNARDO

La comtesse s'est emparée du cœur de don Carlos, l'amour d'un prince flatte sa vanité de femme. Don Carlos n'écoute plus qu'elle. Les inquisiteurs s'en sont aperçus ; ils le surveillent. Son orgueil, autant que sa faiblesse, les inquiète. S'il n'était votre fils... **Tout à coup**. Peut-être est-ce lui, infant d'Espagne, qui sauva la Marquise ?

PHILIPPE II

Folie !

FRAY BERNARDO

Don Carlos est dangereux. On ne sait pas... il aurait pu...

PHILIPPE II

Folie, vous dis-je...

FRAY BERNARDO

Un homme nouveau s'éveille en lui. La santé lui revient ; des idées inquiétantes l'assiègent. Il espère trop.

PHILIPPE II

Don Carlos n'est fort que par une femme. C'est elle qu'il faut perdre.

FRAY BERNARDO

Puis-je, Sire, comme tout à l'heure, à confesse, vous dire toute ma pensée ?

PHILIPPE II

Je la devine.

*Se rapprochant de Fray Bernardo parlant les yeux  
dans les yeux.*

PHILIPPE II

Oui, Don Carlos me hait, oui, Don Carlos s'exalte, s'aveugle et se trompe ; oui, Don Carlos n'a pu ignorer le crime de la comtesse, mais ce Don Carlos là, quoique imprudent et peut-être dangereux, n'en reste pas moins le futur roi d'Espagne, celui qui ne peut songer à me trahir qu'en se perdant lui-même, celui, enfin, qui, toujours, quoi qu'il rêve, respectera en ma personne cet absolu pouvoir qu'il incarne comme moi. Nous sommes une même pensée de Dieu. S'il l'oubliait...

FRAY BERNARDO

Le Ciel vous entend !

PHILIPPE II

Et, maintenant, que tout ceci soit dit, comme je vous avouai tout à l'heure mes fautes, de vous à moi, devant l'Éternité.

*Un long repos.*

Prenez place ici mon Père.

*Il lui indique un pupitre, à gauche.*

La comtesse va venir. Le duc de Féria l'est allé chercher. Vous l'interrogerez, vous noterez son interrogatoire – et nous le communiquerons au Saint-Office.

*La comtesse est introduite par le duc de Féria, qui,  
dès ce moment, se tient debout, à la droite du roi.*

LA COMTESSE, à Philippe II,  
désignant le duc et Fray Bernardo.

Sire, tant de juges me troublent et m'intimident. Et je ne sais vraiment...

PHILIPPE II

Chassez de votre esprit toute crainte, Madame. Ma présence la doit dissiper.

LA COMTESSE

J'étais venue à votre appel. Ce que je pourrais vous dire ne regarde que votre fils...

PHILIPPE II, à *Fray Bernardo*.

Interrogez Madame.

FRAY BERNARDO

La marquise d'Amboise a quitté l'Espagne, sans l'ordre du roi. C'est vous, Madame qui l'avez sauvé.

LA COMTESSE *avec fermeté*

La marquise et moi étions amies. Elle s'était rendue librement en Espagne – elle pouvait librement la quitter.

FRAY BERNARDO

Personne ne peut gagner, ni quitter, sans ordre, le royaume. Quand la marquise s'en vint de France, elle était catholique. Nous l'avons accueillie. Elle s'est faite hérétique chez nous. Notre justice devait l'atteindre. Vous ne pouviez l'ignorer.

LA COMTESSE

La marquise n'a point, que je sache, abjuré sa croyance.

FRAY BERNARDO, *brusquement*.

Ce n'est pas vrai.

LA COMTESSE, *se tournant vers le roi*.

Sire... l'hostilité de votre confesseur m'effraye... je ne sais pas...

PHILIPPE II

J'étudie votre gêne et votre trouble, Madame. Je lis dans votre attitude ce que vous nous cachez.

LA COMTESSE

Mais...

FRAY BERNARDO

C'est à bon escient que la reine Catherine de France vous envoya auprès de nous. Vous la servez ici, mieux que personne.

## LA COMTESSE

Mais, Sire...

## FRAY BERNARDO

Votre intelligence est fine, les secrets l'attirent. Où les autres regardent, vous surveillez. Vos lettres, oui, vos lettres renseignent la France sur ce que, seul, le roi veut savoir.

## LA COMTESSE, *se tournant vers le roi.*

J'agis sans fard, et je pense tout haut, Sire. Je suis à votre cour une des compagnes et des dames de la reine ; je ne suis rien d'autre. Mon amitié pour la marquise d'Amboise, je l'ai montrée au grand jour. Qu'elle me perde, si vos lois l'exigent. Mais, quant aux lettres viles et coupables que j'aurais écrites...

## PHILIPPE II

Mes soupçons ne me trompent jamais.

## LA COMTESSE

Je défends devant vous mon honneur. Je vous jure que jamais je ne traçai une ligne que vous n'eussiez pu lire. Je borne ma défense à ce serment.

## FRAY BERNARDO

Vous ne seriez ni la brillante comtesse de Clermont que recherche la reine, ni l'habile et séduisante amie qu'a distinguée un prince, si vous n'étiez coupable...

## LA COMTESSE, *se tournant vers le roi.*

Vous me laissez accabler et je suis sans défense, Sire, et vous êtes gentilhomme.

## PHILIPPE II, *aigre.*

Madame...

## LA COMTESSE, *ne s'adressant qu'au roi.*

Don Carlos m'a choisie, il m'aime. Je lui donne ce que je peux donner de plus précieux : ma vie. Je la lui donne, tout entière. Si j'étais l'intrigante que vous dites, il ne m'accepterait pas.

FRAY BERNARDO

Don Carlos est aveugle puisqu'il vous aime.

LA COMTESSE, à Fray Bernardo.

Vous savez comme moi son violent passé,  
Ses jours dans la colère et dans l'ennui versés,  
Mais vous ne savez pas combien un rien l'apaise.  
Mon cœur jamais ne ment, ma main jamais ne pèse.  
Quand je le rencontrai pour la première fois,  
C'est lui qui vint spontanément, jusques à moi.  
J'ai retenu la plus douce de ces paroles,  
Et dans cet instant même où vous me torturez,  
Avec des mots sournois et acérés,  
C'est elle encore qui me console.

*Un silence : le roi semble attendre.*

LA COMTESSE, s'adresse au roi.

Sire, j'ai, pour l'infant, une tendresse ardente,  
J'aime son cœur tour à tour morne ou triomphant,  
Que m'importent l'excès de ses haines mordantes  
Et ses abattements et ses fureurs d'enfant !  
Je l'aime tel qu'il est, et suis fière qu'il m'aime.  
Je ne raisonne point combien cet amour même  
Touche parfois à la pitié, combien...

PHILIPPE II, tout à coup sévère.

C'est outrager mon fils que de l'aimer ainsi.

LA COMTESSE, révoltée.

Oh ! Sire, Sire.

PHILIPPE II

Soyez calme, Madame, et répondez-nous mieux.

LA COMTESSE

Je ne puis plus répondre ; je me vois environnée de pièges, vous dénaturez mes plus simples pensées. Si je donne à Don Carlos ma tendresse attentive et soumise,

Je lui montre le courage qu'il faut aux rois.  
Je le grandis et je le gagne  
Au bel orgueil de se sentir infant d'Espagne,  
D'avoir créance et confiance en soi,

*Le roi acquiesce.*

D'être celui qui veut, s'instruit et juge,  
Qui trouve en son pouvoir son droit ou son refuge,  
Qui se découvre enfin, après vingt ans d'ennui,  
Un cœur d'accord avec ses rêves d'aujourd'hui.

PHILIPPE II

Moi seul et des hommes choisis par moi forment le cœur et l'esprit d'un futur roi d'Espagne. Vous êtes étrangère, vous êtes dangereuse ; vos conseils, votre adresse, votre amour, tout est nuisible.

LA COMTESSE, *révoltée.*

Oh !

PHILIPPE II

Dieu sait vers quelles erreurs vous l'entraînez, ce que vous lui dites, la nuit, quand vous me croyez absent. Les hérétiques que vous sauvez ensemble...

LA COMTESSE, *comme surprise.*

Non, non, votre fils ignorait tout...

PHILIPPE II

C'est donc bien vous seule ?

LA COMTESSE

Eh bien, oui, seule, je suis coupable, seule, je savais à quoi je m'exposais.

PHILIPPE II, *à Fray Bernardo, qui consigne.*

Voici l'aveu.

LA COMTESSE

Et je n'en rougis pas. Ma conscience...



PHILIPPE II

Assez, Madame. Sauver une amie n'est rien, quand je songe à ce que vous faites chaque jour, à ce que vous êtes vraiment ici, une espionne.

LA COMTESSE

Je nie, je nie.

PHILIPPE II

Nier n'est rien, lorsque j'affirme.

LA COMTESSE

Jamais ! Jamais !

FRAY BERNARDO

Nous en avons les preuves, nous vous les montrerons, mais avouez d'abord.

LA COMTESSE

Ce n'est pas vrai. Ce ne peut être.

FRAY BERNARDO

L'aveu est rédempteur, il amortit la faute, il vous gagne le ciel. Confessez-vous.

LA COMTESSE

Non ! non !

FRAY BERNARDO

Avouez, puisque c'est le salut.

LA COMTESSE

Non ! Non !

FRAY BERNARDO

Puisque le roi sait tout.

LA COMTESSE

Non ! Non !

FRAY BERNARDO

Puisque le roi l'ordonne.

LA COMTESSE

Non ! non ! Jamais ! jamais.

FRAY BERNARDO, *se levant.*

Vous avez avoué tout à l'heure. Vous avouerez encore.

*À cet instant, un violent tumulte à la porte. Don Carlos, l'épée brandie bousculant la garde du roi, apparaît.*

DON CARLOS, *sur le seuil.*

Je veux passer, je veux aller au roi, vous dis-je.

PHILIPPE II

Carlos !

DON CARLOS

Je veux parler, moi seul, et sans témoins,  
À Philippe, le roi des Espagnes, du soin  
De ma grandeur qu'on méconnaît et qu'il néglige.

PHILIPPE II, *à Don Carlos.*

Retirez-vous.

DON CARLOS

Jamais, jamais.

LE COMTE DE FÉRIA

Vous oubliez

Que vous êtes dans le conseil où délibèrent...

DON CARLOS, *désignant le roi.*

Je suis ici, chez lui, mon père ;  
J'y suis rivé, depuis le front jusques aux pieds :  
J'y reste. Aucune force humaine,  
Puisque j'y suis venu, ne m'en fera bouger.

*Au duc de Féria et à Fray Bernardo, qui regardent avec inquiétude l'épée de Don Carlos.*

N'ayez crainte ; le roi ne court aucun danger.

*Il jette son épée sur la table.*

Avant de m'en venir, j'ai muselé ma haine.

PHILIPPE II, à Don Carlos.

Parlez.

DON CARLOS, désignant le duc et Fray Bernardo.

Je parlerai quand ils seront partis.

*Sur un signe de Philippe II, le duc et Fray Bernardo disparaissent par la porte de droite. Le duc, sans que Don Carlos le voie, emporte l'épée. Eux partis, Don Carlos s'en va vers la comtesse, et la prenant par la main.*

Oh ! ne les suivez pas, Madame, et passez par ici.

*Il la conduit à la porte de gauche.*

DON CARLOS

J'aime la comtesse de Clermont. C'est mon plaisir. Tout à l'heure, le duc de Féria est venu l'arracher de chez moi, tandis que je priais à l'oratoire. Il la mena par force chez vous ; pourquoi ?

PHILIPPE II

Je ne suis pas de ceux qu'on interroge.

DON CARLOS

Mon cœur est plein de trouble et dévoré d'ennuis.

Je veux savoir enfin quels droits un duc s'arroge...

PHILIPPE II

Il faut quitter ce ton d'audace et de défi,

Et m'écouter plus calmement, comme naguère,

Mon fils. Rien ne s'est fait pour vous déplaire

Et vous me comprendrez, j'en suis certain, voici :

Les princes de Lorraine vous recherchent, vous, infant d'Espagne, pour leur nièce Marie, qui fut reine de France.

Déjà, votre choix aurait pu s'arrêter sur l'archiduchesse Anne d'Autriche, ou Marguerite, princesse de Valois. Je ne forme

jusqu'aujourd'hui aucun dessein qui troublerait une préférence.  
Je ne redoute qu'une chose : le dépit de la comtesse de Clermont. Voilà pourquoi je l'ai interrogée.

DON CARLOS

Un prince de mon sang aime les comtesses, mais épouse les reines. La comtesse m'approuvera le jour que je me marierai. Mais je suis jeune et ma tendresse veut rester libre encore.

PHILIPPE II

Songez qu'à votre âge j'avais choisi une reine.

DON CARLOS

Ni Marguerite de Valois, ni cette Marie d'Écosse, qu'on dit aventureuse et belle, ne m'attirent autant que cette naïve princesse d'Allemagne.

PHILIPPE II

Ce choix me plaît plus encore que les autres. Assez de liens nous unissent aux Valois. C'est à l'Empire qu'il faut songer ; **bienveillant** dites, si votre union remettait en nos mains la couronne de Charles-Quint !

DON CARLOS

Oh ! si jamais un tel rêve se réalise  
Il comblera le plus ardent de tous mes vœux,  
Je serai l'empereur sacré qui symbolise  
La force humaine et parle au nom du monde à Dieu.  
Je marcherai armé de merveille en merveille ;  
L'Europe aurait enfin, après mille ans d'efforts,  
Trouvé quelqu'un pour conquérir la tombe où dort  
Le souvenir du Christ, sans qu'un chrétien le veille.

PHILIPPE II

Vous êtes bien d'un sang bouillonnant et viril :  
Folie, amour, conquête et gloire – et leurs périls !  
Mais nous sommes d'accord, mon âme en est heureuse.  
Dites, s'ils nous voyaient, ceux dont l'esprit se creuse

À désunir en nous les liens serrés par Dieu !  
Je te veux fier et grand. Voici ma main.

DON CARLOS, *hésitant*.

Mon père !

PHILIPPE II

Non pas celle qui frappe et tord et incarcère,  
Mais celle-là qui caressait ton front de feu  
Et de fièvre, quand tu étais mon infant triste.

DON CARLOS, *retenu*.

Nous qui sommes si loin l'un de l'autre !

PHILIPPE II

J'insiste.

*Don Carlos lui donne la main.*

L'archiduchesse apportera ses vertus graves en notre cour. Elle parle de vous et vous admire ; elle vous aime déjà. Notre ambassadeur me renseigne.

DON CARLOS

Il faut si peu de chose pour me séduire. J'attends cette enfant douce, comme une amie. Elle comprendra mes humeurs et mes colères, et j'en serai touché, discrètement, sans le lui dire.

PHILIPPE II

Heureuse princesse !

DON CARLOS

Et puis, elle sera, après la reine, la plus haute d'entre les femmes. On l'entourera d'hommages magnifiques. Sa présence rajeunira la cour. Je serai fier d'être une majesté pour elle ; nous gouvernerons ensemble une province lointaine de nos royaumes ; nous...

PHILIPPE II, *interrompant*.

La comtesse de Clermont l'étonnera peut-être, mais les reines d'Espagne doivent être indulgentes ; elles l'ont été toujours.

Au reste, la comtesse séduit ceux mêmes qui d'abord lui sont hostiles. Tout à l'heure, nous causions ensemble de ses amis, de la France. Nous avons même parlé longuement de vous.

*Pendant ce temps, Don Carlos se promène dans la chambre et s'arrête d'abord, sans y prendre garde, devant le pupitre où Fray Bernardo, dans sa fuite, a laissé à découvert l'interrogatoire de la comtesse.*

DON CARLOS, *confiant*.

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez, mon père.  
Elle m'exalte ou me contient, à volonté.  
Je sens qu'elle m'est sûre, et bonne, et nécessaire  
Pour l'œuvre que je rêve et dont je veux doter  
Un jour, par ma bravoure et ma ferveur, l'Espagne.  
Elle m'est la santé rendue. Elle accompagne,  
Sur des chemins nouveaux, mes pas encore tremblants.  
Même, si je l'osais, je vous parlerais d'elle  
Avec des mots profonds, tendres et violents...

PHILIPPE II

Mais pourquoi craindre, à cette heure si belle,  
Où nous sommes l'un pour l'autre, comme jadis,  
Un père émerveillé de voir vivre son fils,  
De l'entendre rêver son destin sur la terre.  
De préparer pour lui l'avenir...

*Don Carlos, depuis un instant, regarde fixement l'interrogatoire qu'il a devant les yeux. Tout à coup, le lacérant d'une main crispée.*

DON CARLOS

Ah ! mon père,  
Vraiment, c'est à douter de la foudre des cieux !  
Comment, tandis qu'avec des mots astucieux  
Et tortueux, ici, dans cette chambre même,  
Vous attiriez la femme admirable que j'aime,  
Des pourvoyeurs du Saint-Office enregistraient,  
Sous les yeux que voilà.

*Il désigne le roi.*  
sa perte et son arrêt.

PHILIPPE II

Carlos !

DON CARLOS

Et vous osiez parler de cette femme !  
Vous osiez la nommer en même temps que moi !  
Son nom ne glaçait point votre bouche d'effroi,  
Et vous ne trembliez pas d'être à tel point infâme !

PHILIPPE II, *se levant.*

Silence, infant. Vous outragez en moi...

DON CARLOS, *exaspéré.*

Tant mieux !

Tant mieux ! Depuis toujours vous m'entourez  
d'intrigues,  
Vos paroles me sont un trousseau vénéneux  
Et enlaçant de serpents noirs. Toutes se liguent  
Pour fasciner d'abord et pour broyer après.  
Le mal atteint en vous je ne sais quel excès.  
Lorsque je songe à lui, je songe à vous, mon père ;  
Que je gouverne un jour, j'oublierai tout, hormis  
L'horreur que j'ai de vous, et la sourde colère  
D'être quelqu'un de votre sang.

PHILIPPE II, *ébranlé.*

Mon fils, mon fils.

*Il va, comme chancelant, s'abattre sur le prie-Dieu.*

DON CARLOS, *le rejoignant.*

Non pas, je vous rejette, et je ne veux plus l'être ;  
Vous n'êtes plus qu'un roi fourbe qu'il faut punir,  
Qui déshonore en lui son fils et ses ancêtres.  
Votre règne sera l'effroi de l'avenir ;  
On vous hait en Espagne, on vous maudit en Flandre,

Votre pouvoir honteux et bas – il est à prendre.  
Je sens un projet sombre en mon âme germer ;  
Le chrême est effacé dont vos tempes sont ointes  
Et vous pouvez remercier à deux mains jointes  
Le Ciel, qu'en cet instant, je me sois désarmé.

*Il sort à reculons et cherchant des yeux son épée.*

PHILIPPE II, **douloureux.**

Le malheureux, le malheureux. L'idée  
Du meurtre a traversé sa tête ; ô Dieu !  
Et c'est ma perte, et c'est ma mort qu'il veut !  
Sur quel crime sa vie était échafaudée !  
Sur quel espoir sanglant, épouvantable et fou !  
Encore, si je pouvais, en son esprit qui bout,  
Trouver à son erreur une excuse suprême ;  
Mais il vient d'attenter à l'Espagne, à lui-même,  
À ce qui les résume, à mon pouvoir, à moi !  
Ô Dieu qui dispensez dûment la force aux rois,  
Contre leur cœur qui pleure et redoute sa haine,  
Abolissez en moi toute faiblesse humaine,  
Pour maintenir intacts et souverains mes droits.

UN GARDE, **entrant.**

Monseigneur Don Juan.

PHILIPPE II

Qu'il attende. **Se ravisant.** Eh non ! qu'il entre.

DON JUAN, **agité.**

Sire...

PHILIPPE II, **calme.**

Eh bien ?

DON JUAN

Don Carlos s'est enfermé chez lui. Il ne veut voir personne. Tout à l'heure, il parcourait le palais, les yeux hagards, les poings levés...



PHILIPPE II

Nous avons causé ensemble, en bons amis. Nous nous sommes même donné la main. J'ignore ce qui le bouleverse. Vous à qui il se confie, instruisez-moi.

DON JUAN

Ah ! Sire, si vous saviez combien son inaction lui pèse, combien sont lourds, en ce palais, les jours où, sans nul but, il erre, et longuement se désespère.

PHILIPPE II

Mais la comtesse, et sa beauté, et leur amour ?

DON JUAN

Certes, l'amour lui fut la belle main de joie  
Qui l'arracha, soudainement, comme une proie,  
Au tragique, fiévreux et maladif ennui.  
Il se guérit ; il respira toutes les flores  
Des tendresses, il fut heureux, mais aujourd'hui  
Ce même amour le pousse à vouloir plus encore :  
Il rêve d'être un capitaine ardent et fier.

PHILIPPE II

Désirs d'amour, désirs de gloire – même chose !

DON JUAN

Sire, puisque en vos mains son avenir repose,  
Puisqu'il demande encore ce qu'il demandait hier,  
Puisqu'il ne fait qu'un vœu...

PHILIPPE II

J'entends. Mais le gouvernement de Flandre est promis au duc d'Albe. Ma parole est donnée.

DON JUAN

Tout s'arrange ou se déränge selon votre sagesse.

PHILIPPE II

Mais nos provinces du Nord sont insoumises. Il faut, pour les dompter, de la terreur et du sang-froid. Sièges de villes,

assauts, batailles, vie rude et fatigante des camps. Don Carlos n'y pourrait suffire.

DON JUAN

Je serais à ses côtés ; je mettrais mon courage au service du sien ; je sais commander et vaincre. OÙ de vieux capitaines échouent, les jeunes triomphent.

PHILIPPE II

J'ai fait transporter en Lombardie par Don Garcia toute l'infanterie qui occupait Naples, la Sicile et la Sardaigne ; j'ai ordonné au duc d'Albuquerque de dédoubler le nombre de mes cavaliers de Milan. Toutes ces troupes, et celles que je lève en Allemagne, connaissent, aiment, et ont confiance dans Alvarez de Tolède. Elles savent qu'il les doit commander et mener en Flandre. Ma sœur, elle-même, qui redoute le duc, a fini par comprendre que seul il la pouvait aider et sauver, là-bas. Toutes ces mesures difficiles sont enfin prises et acceptées, et j'irais les déranger pour un caprice d'enfant ?

DON JUAN

Mais ce caprice d'enfant peut bouleverser et le trône et l'Espagne.

PHILIPPE II

Que voulez-vous dire ?

DON JUAN

Sire, j'aime l'infant Carlos plus que moi-même,  
Mais je vous sers dûment et vous m'êtes celui  
Dont nul ne brisera l'autorité suprême.  
Or, je me sens trembler et pour vous, et pour lui ;  
Je redoute l'excès de sa nature étrange ;  
Son cœur tour à tour triste et exalté, que rien,  
S'il déchaîne un désir, ne trouble ou ne retient,  
Son âme immodérée est folle en ses vengeances.

PHILIPPE II, *très calme.*

Je sais, Don Juan ; mon fils a résolu ma mort.

DON JUAN

Oh ! Sire, un tel soupçon ! Jamais dans sa pensée !  
Jamais un tel dessein... Son âme est maîtrisée  
Par un trop grand respect.

PHILIPPE II

Mais, que veut-il alors ?

DON JUAN

Je vous l'ai dit, aller en Flandre, la gouverner en votre nom, pour le bien de l'Espagne. Il se souvient qu'à son âge, sous Charles V, vous étiez maître là-bas ; que la main de son aïeul était moins serrée que la vôtre. Et cette pensée le hante, le poursuit le jour, la nuit, et l'éblouit au point qu'elle l'aveugle. Il s'exalte, s'enfièvre, s'hallucine. Ah ! Sire, je m'adresse à votre sagesse, tout peut encore se réparer et rentrer dans l'ordre, mais, de grâce, sauvez Don Carlos du péril...

PHILIPPE II

Quel péril ?

DON JUAN

J'hésite, je ne sais si je dois vous dire... Lui pardonnez-vous ?

PHILIPPE II

Ne suis-je pas son père ?

DON JUAN

Mais, c'est plus encore que le pardon, c'est votre assistance que je réclame.

PHILIPPE II

Ne sommes-nous pas deux frères qui aimons un même enfant ?  
Ne l'avons-nous pas appris à connaître, pour lui passer tous ses caprices, même si quelque folie hantait sa tête. Je ne sais pas ; on pourrait voir et aviser ensemble.

DON JUAN

Pourtant, si son rêve était si fou...

PHILIPPE II

Va pour ce rêve. Comme un péché de prince, il est absous d'avance...

DON JUAN

Alors vous promettez...

PHILIPPE II

Bien plus. Je vous rassure...

DON JUAN

Eh bien ! il veut s'enfuir soudain, gagner la France,  
Aller là-bas, où des seigneurs lui font serment  
De le servir, tous ensemble, fidèlement.  
Berghes et Montigny n'étaient qu'en apparence  
Vos conseillers, ils ont été ses tentateurs ;  
Ils lui versaient leurs avis faux et corrupteurs,  
Ils jetaient de la poix sur son âme enflammée.  
Et d'autres s'en venaient promettant une armée  
Qui soutiendrait sa cause et mènerait au seuil  
Des bourgs et des cités de Flandre son orgueil.

PHILIPPE II, après un furtif étonnement.

Ainsi s'expliqueraient sa rage et sa folie  
D'argent, et les emprunts soudains qu'il contracta  
À Tolède, Léon, Burgos et Médina :  
Tout coïncide au mieux et tout se concilie  
Quand donc soupçonnerai-je assez ?

DON JUAN

Ah Sire !

PHILIPPE II

Il faut

Qu'on ait serré sans bruit les nœuds d'un tel complot.  
L'aventure lui parle et Don Carlos l'écoute.

DON JUAN, inquiet.

Sire ! Sire !

PHILIPPE II, s'étant repris.

Que votre cœur ne me redoute ;  
Carlos est brave et fou, son audace me plaît.

*Avec une légère ironie.*

Si je ne me hâtais de désigner ce prince  
Comme le maître et le seigneur de mes provinces,  
Son courage si jeune encore me les prendrait.

*Un silence ; puis tout à coup.*

Eh bien ! je les lui donne et vous pouvez lui dire  
Que désormais son père aura soin de son sort.

DON JUAN

Sire, puis-je vous croire ?

PHILIPPE II

Allez, votre seul tort  
Était de n'oser point plus vivement m'instruire.  
Il ne faut point se défier de moi.

DON JUAN

Merci !

Vous vous gagnez Don Juan et Don Carlos ainsi.  
Ce que vous promettez, je cours le lui promettre.  
Combien j'avais raison de venir sans surseoir  
Me confier à vous qui demeurez le maître,  
Et de sauver Carlos, en faisant mon devoir.

*Il sort.*

*Philippe II se lève et va vers la porte.*

PHILIPPE II, à la porte de gauche.

Qu'on fasse venir à l'instant mon notaire, Don Pedro de Hoyos.

*À la porte de droite, appelant.*

Fray Bernardo ! Fray Hieronimo !

*Ils paraissent.*

*À Fray Bernardo.*

Mon Père, je me trompais. Je parlais tout à l'heure, à la légère,  
du crime de Don Carlos. Or, je sais, – j'en ai la preuve – qu'il a

favorisé et ordonné la fuite de la marquise d'Amboise. Le vrai coupable, c'est lui ; la comtesse n'est que complice.

FRAY BERNARDO, *regardant fixement le roi.*  
Pourtant...

PHILIPPE II

Son châtiment sera tragique et prompt, je vous le jure.

FRAY BERNARDO

Et le procès de la comtesse dont nous tenons l'aveu...

PHILIPPE II

Et qu'importe une comtesse de France, quand il s'agit d'un prince d'Espagne. Don Carlos sera jugé cette nuit. Et le Saint-Père et l'Europe sauront que Philippe n'hésite jamais, fût-ce contre lui-même, à sauvegarder les droits de Dieu.

FRAY BERNARDO

Un tel exemple est le plus haut que vous puissiez donner.

PHILIPPE II

Vous m'y aiderez, mon Père. Puisque vous en avez le droit, vous remplacerez l'inquisiteur général Don Diego d'Espinoza. Vous vous adjoindrez quatre juges : ils sauront par vous combien ce crime me fait horreur. Don Carlos étant malade ne paraîtra point au procès ; il y sera représenté par Martin de Valesco, docteur des conseils de Castille, et par moi. Je le défendrai de mon mieux. Ainsi, tout se fera selon les règles, secrètement, mais tout à coup.

*Don Pedro de Hoyos entre. Les moines veulent se retirer. Philippe II leur fait le geste de demeurer.*

PHILIPPE II, *aux moines.*

Restez : vous serez mes témoins.

PHILIPPE II, *à Don Pedro.*

Prenez place, et consignez ce que je vais vous dire. Moi, le Roi, étant présents Fray Bernardo, évêque de Cuença, mon

confesseur, et Fray Hieronimo, de l'ordre de saint François, j'atteste qu'en promettant à Don Juan d'Autriche de nommer Don Carlos gouverneur de mes États de Flandre, et d'autoriser le même Don Juan de l'y conduire, je n'ai agi, ni librement, ni de mon plein gré, mais uniquement pour éviter de plus grands maux, et mettre à l'abri du péril autant ma vie que l'honneur de ma couronne. Que personne donc ne se prévale de mes promesses.

*Aux témoins, à Fray Bernardo et Hieronimo.*

Je signerai d'abord ; vous signerez après.

*Pendant que le roi signe, le rideau tombe.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE

# Acte III

Appartement de la comtesse. À droite, l'alcôve ; au fond, large fenêtre. À gauche, deux portes. Il fait nuit :

DON CARLOS

Pour la première fois, j'ai défié mon père,  
Je l'ai tenu à ma merci ; et ma colère  
Intimidait son cœur et l'emplissait d'effroi.  
Il a senti la mort le menacer par moi ;  
Il a tremblé, il a prié, je n'ai plus crainte.

*À la comtesse.*

Dire qu'il me parlait de toi avec des mots tranquilles, qu'il m'attirait vers lui, qu'il me rêvait empereur, qu'il me trompait avec de la tendresse... Ah ! bien-aimée, que n'étais-tu présente lorsque je l'ai flétri !

LA COMTESSE

Il n'oubliera jamais... jamais...

DON CARLOS

Qu'il se souviene.  
Je suis le seul dans son palais  
Qui, en ses mains, détienne  
Un droit égal au sien – et l'avenir !  
Puisque sa race en lui-même ne peut finir  
Puisque le Ciel le veut ainsi, personne au monde,  
Surtout le roi, ne peut troubler,  
En son règne de gloire et d'ombre entremêlé,  
L'ordre divin que je seconde.

*Un repos ; prenant les mains de la comtesse.*

Qu'as-tu dit au moine ?

LA COMTESSE

La vérité. On me défiait d'être sincère ; je l'ai été jusques au bout – je me suis perdue. Déjà sans doute, le Saint-Office



instruit ma cause et me condamne. Peut-être, ici même, tout à l'heure ses émissaires viendront-ils me chercher. Le roi sait à présent que j'ai sauvé la marquise, que seule...

DON CARLOS

Malheureuse ! que ne m'as-tu nommé d'abord ?

LA COMTESSE

Il ne faut pas qu'un seul de ses soupçons s'érige Contre son fils.

DON CARLOS

Mais il a peur de moi, te dis-je.

Je l'ai dompté, vaincu, lui, Philippe, le roi ;  
Jamais je n'ai senti un tel orgueil en moi,  
Ni pour mon entreprise un aussi clair présage.

LA COMTESSE

Carlos, si tu savais quels furent ses outrages !  
Sous quels soupçons il me ployait. J'aurais, moi, comtesse de Clermont, espionné la cour, le roi, la reine, toi-même.

DON CARLOS

Tu ignores les affaires d'Espagne. Seules celles de Flandre...

LA COMTESSE

Ah ! celles-là sont ta gloire et ta vie !...

DON CARLOS, *la serrant contre lui.*

D'ailleurs, ce que le roi pense ou dit,  
Que nous importe, à l'heure où c'est moi seul qui monte,  
Où mon impatience, avec fièvre, décompte  
Les trop nombreux instants qui retardent encore  
Mon arrivée en Flandre, avec mes clairons d'or.  
Je te défends, je te protège, et je te porte,  
Je te verse la fière ardeur que tu versas,  
Aux jours de deuil torpide et lourd, en mon cœur las.  
Ma jeunesse conquise enfin te fait escorte ;  
Je te sauve à mon tour et t'enflamme de moi...

*Carlos, comme enivré, penche la tête sur l'épaule de  
la comtesse.*

LA COMTESSE, *maternelle.*

Berce en mes bras ta fièvre et ton triomphe, ô roi !  
Espère et sois heureux de ta belle folie,  
Goûte la volupté de tes désirs ; oublie  
Ton passé morne et prends ton rêve merveilleux  
Pour un monde réel que t'aurait fait un dieu.  
Je t'aime trop, à cette heure, pour t'en distraire.  
Tu te chantes vainqueur et dominant la terre,  
Avec des mots jaillis du fond de ton bonheur.  
Dût-il passer demain, sa joie et sa lueur  
Illuminent quand même en ce moment ta tête.  
Et c'est assez pour ne songer qu'à ce moment...

*Allant vers le banc près de la fenêtre, comme pour  
reposer Carlos, qui s'abandonne.*

Repose en ton illusion, tranquillement,  
À la veille d'entrer, front nu, dans la tempête.

DON JUAN *frappe à la porte et entre  
familièrement ; Don Carlos à le voir apparaître  
se dégage à peine des bras de la comtesse*

Tout ce que j'ai promis, Carlos, je le tiendrai.  
Moi-même, avec mes vaisseaux clairs, je conduirai  
Ta jeunesse vers les peuples de Flandre. Un cri  
De délivrance acclamera notre cortège  
En leurs cités dont renaîtront les privilèges.  
Tu seras maître et souverain du beau pays  
Qui domine le Nord et regarde la France.  
Ton heure est là.

DON CARLOS

Et qui t'en donna l'assurance ?

DON JUAN

Le roi.

LA COMTESSE

J'ai peur.

DON CARLOS

Faut-il qu'il soit dompté par moi,  
Pour, tout à coup, s'abandonner à un tel choix !

DON JUAN

Ce qui l'a décidé, c'est de te voir renaître ; c'est ta jeunesse, c'est ton courage, c'est ton audace. C'est de savoir quelle impatience tu mets à ordonner, et au besoin, à commander, pour ta gloire.

Je lui ai dit...

DON CARLOS

Tu as bien fait de le dire...

LA COMTESSE, *effrayée*.

Don Juan !

DON JUAN

Oh ! soyez sans crainte, Madame. J'ai éprouvé le roi avant de m'enhardir. Je n'ai agi que prudemment, alors que lui-même avait déjà promis.

DON CARLOS

C'était inutile. Il me craint. Il m'accordera tout.

DON JUAN

Il avait donné sa parole au duc d'Albe. Ses cavaliers de Lombardie et ses troupes de Naples et de Sicile étaient prêts. Sa sœur, la régente, après mille résistances, s'était rendue à ses raisons : elle se résignait à faire bon accueil au duc. Qu'importe ! Il préfère satisfaire ses peuples et son fils.

LA COMTESSE

Et ce revirement s'est fait soudain ?

DON JUAN

Sur l'heure.

## LA COMTESSE

Comme il paraît étrange, et quel doute s'effleure  
En moi ; je n'y puis croire.

DON JUAN

Eh ! comtesse, pourquoi  
Aussi violemment suspectez-vous le roi ?  
Suis-je de ceux qu'on trompe et Philippe, mon frère,  
N'a-t-il donc plus le droit royal d'être sincère ?  
Je suis quelqu'un qui compte et qu'on n'abuse pas ;  
Je suis...

DON CARLOS

Dis-moi, Don Juan, quand serons-nous là-bas ?

DON JUAN

Le roi l'ordonnera lui-même.

DON CARLOS

À quelle date ?

DON JUAN

Eh qu'importe !

DON CARLOS

Non pas ! je ne veux plus subir le bon plaisir du roi.

DON JUAN

J'ai sa promesse.

DON CARLOS

J'ai mes engagements. Cent cinquante mille ducats gonflent  
mes coffres et des lettres de créance me reviennent de Séville.  
Mes aides de chambre les répandent et le comte de Guelves et  
Juan Nunes sont mes répondants.

DON JUAN

Mais tu n'exiges pas que sur l'heure Philippe rappelle le duc  
d'Albe ? Quels que soient sa volonté et son pouvoir il ne peut...

DON CARLOS

Alors, j'agirai seul.

DON JUAN

Mais ce serait folie !

Tout le passé des rois à ton destin te lie.  
J'entends monter vers toi la voix de ton aïeul.

DON CARLOS

Je ne veux rien entendre, et je partirai seul.

LA COMTESSE

Oui ! Oui !

DON JUAN

Oh ! quels malheurs présagent ta démente.  
Une suprême fois, j'ose te supplier,  
Par tout ce qui réveille en toi notre amitié,  
Gardée intacte autour des souvenirs d'enfance,  
De ne point t'opposer au geste clair du roi ;  
Je ne veux pas, Carlos, que tu partes sans moi,  
Que ma vaillance sûre abandonne la tienne  
Ni que mon dévouement n'écarte ou ne prévienne  
Le mauvais sort qui roule ainsi qu'un coup de dé.  
Le roi est disposé à tout nous accorder ;  
Il se souvient de sa jeunesse à lui ; il t'aime,  
À cette heure il attend l'arrangement suprême  
Et nous vaincrons tous deux.

DON CARLOS

Eh bien ! c'est décidé !

Je lui donne deux jours. Adieu, don Juan.

*Don Juan sort.*

LA COMTESSE

J'ai crainte,  
Carlos. Philippe est plein d'astuce et plein de feinte ;

S'il te berçait d'un faux espoir et si son bras  
Se redressait dans l'ombre ?

DON CARLOS

Il ne le pourrait pas,  
Tant ma victoire est sûre et ma fuite certaine.  
Avec ou sans mon père, il n'importe comment,  
J'accomplirai ce que j'ai dit, superbement.  
Don Juan m'escortera, comme un beau capitaine.  
Il m'aime, alors qu'il n'aime pas le roi. Son cœur  
Ne pourra résister au flux de mon bonheur  
Qui largement l'emportera dans sa marée.  
Jamais je n'ai senti mon âme aussi dorée...

*Il se rapproche de la comtesse.*

Oh ! donne-moi tes doigts, tes mains, ton front, tes yeux !  
Laisse s'ouvrir le jardin d'or de tes cheveux  
Où des lueurs et des parfums flottent et bougent.

*Il dénoue la chevelure de la comtesse.*

Donne ta bouche à ma bouche, ta bouche rouge  
Pour que ma bouche, enfant, en dévore le feu.

*Il l'embrasse follement, puis il veut s'en aller. Elle le  
retient plus fort.*

LA COMTESSE

Restons ici, veux-tu, longtemps, longtemps encore.  
J'ai peur, sais-je pourquoi ? de cette brusque aurore.  
Que des barres en noir lignent à l'horizon.  
Répète-moi que j'ai ton cœur, que j'ai raison  
De m'abîmer en toi pour ne plus me reprendre.

DON CARLOS, *comme s'il priait.*

Ce n'est plus que ta voix que je voudrais entendre  
Pendant l'éternité ;  
Ce n'est plus qu'en tes yeux et leurs regards  
Que mes désirs hagards  
Voudraient descendre,  
Pendant l'éternité ;

Et ce n'est plus qu'en ton âme profonde,  
Que je voudrais me retirer du monde  
Pendant l'éternité.

LA COMTESSE, *passionnée.*

Encore ! encore ! encore !

DON CARLOS, *s'enlaçant à la comtesse.*

Tu m'es la Vierge

Triomphante parmi les forêts d'or des cierges,  
Qu'à Guadeloupe on invoque depuis cent ans ;  
Tu m'es la force et la ferveur et l'éclatant  
Bonheur qui coule, avec mon sang, dans mes artères ;  
Tu m'es l'ivresse et la splendeur dont vit la terre,  
Et je me sens indigne et malheureux vraiment  
De ne t'avoir encore, par un tourment  
Funèbre et volontaire,  
Pu conquérir aux yeux du ciel :  
Je voudrais tant souffrir pour mériter nos joies !

LA COMTESSE

Ah ! le rêve insensé dont te voilà la proie !  
L'amour, ami, l'amour jeune et torrentiel  
Bondit, par des pays si rayonnants de flamme,  
Qu'ils absorbent en eux l'ombre qu'y fait la mort.  
Quand nous serons tous deux en Flandre et que le sort,  
Avec d'autres pensées incendiera nos âmes,  
Et brûlera nos cœurs d'un feu plus résolu,  
Nous aimerons l'amour, pour lui-même, sans plus.

*Bruits au dehors.*

DON CARLOS

Oh ! tu me fus, et sœur, et mère, autant qu'amante ;  
Tu m'as montré, avec tes tendres mains ardentes,  
La lutte et ses dangers, comme une guérison.  
Réjouis-toi, car aujourd'hui les horizons  
Brûlent des rayons d'or qu'y projettent mes rêves.  
Je marche environné de drapeaux et de glaives,

Un sang vainqueur emplit mon être à le briser ;  
Tout mon destin devant les cieux se renouvelle,  
Tout m'est orgueil et joie et vision nouvelle :  
Je suis ivre de moi ainsi qu'un insensé.

*Bruits violents à la porte.*

LA COMTESSE, *très angoissée.*

Écoute, écoute donc.

DON CARLOS, *tout à coup décidé.*

Et qu'ils entrent !

LA COMTESSE

Folie !

DON CARLOS, *protégeant la comtesse.*

Je suis ton défenseur et mon âme est remplie  
De ton ivresse, enfant, jusqu'à tenter la mort !

LA COMTESSE

Carlos, ô mon aimé.

DON CARLOS

J'ai pris en main ton sort

Je veux te sauver seul.

LA COMTESSE

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS

Qu'ils entrent !

*Don Carlos court ouvrir la porte largement. Fray  
Bernardo et ses soldats envahissent la chambre.  
Rapidement ils entourent Don Carlos. Le moine  
s'avance et lit.*

FRAY BERNARDO

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine  
De l'Église...



DON CARLOS, *protégeant la comtesse.*

Je suis Carlos d'Espagne, moine,  
Je te défends d'oser...

FRAY BERNARDO

Défendez-le à Dieu,  
C'est lui, lui seul qui parle ici, lui seul qui veut.

DON CARLOS

Je suis ton roi.

FRAY BERNARDO

Dieu est le vôtre, et Dieu vous parle.  
Écoutez-le parler, et taisez-vous, Don Charles.

*Un silence.*

La mort en cet instant vous ouvrirait l'enfer.

DON CARLOS, *étonné.*

L'enfer...

FRAY BERNARDO

J'arrive à temps pour vous faire la grâce  
De bien mourir, après avoir longtemps souffert.

DON CARLOS

Moi ! Moi ! m'ouvrir l'enfer !

FRAY BERNARDO

Prince, nul ne surpasse,  
Si haut soit-il, les jugements de Dieu.

DON CARLOS, *prostré.*

L'enfer.

FRAY BERNARDO

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine de l'Église,  
Carlos, prince des Asturies, fils de Philippe, deuxième du nom,  
a été déclaré coupable d'avoir soustrait, par son aide et secours,  
la marquise d'Amboise, ennemie de la foi et de l'Espagne, à

la justice de Rome et du roi. En foi de quoi, le tribunal du Saint-Office l'a condamné aux peines prescrites qu'il subira sans retard, lui épargnant, en sa qualité d'enfant, le garrot ou le bûcher.

DON CARLOS, *comme hébété.*

L'enfer ! m'ouvrir l'enfer ! m'ouvrir...

FRAY BERNARDO

Et maintenant, il faut songer au repentir,  
Prince d'Espagne, à qui Jésus-Christ fera grâce.  
Il n'est crime si grand que le pardon n'efface.  
Votre cœur se repent-il ?

DON CARLOS, *machinalement.*

Oui.

FRAY BERNARDO

Sincèrement ?

DON CARLOS

Oui.

FRAY BERNARDO

Je vous laisse prier.

LA COMTESSE, *comme se réveillant.*

Oh les moines terribles !

Ainsi, ce n'est plus moi qu'ils désignent pour cible,  
Ce n'est plus moi qu'ils punissent et tuent, c'est lui,  
Le pauvre enfant en qui je réveillais la vie.  
Ô cieus, dont la justice immense est asservie  
Par ceux mêmes qui s'en disent les serviteurs,  
Ô cieus pâles et flamboyants, dont les hauteurs  
S'illuminent soudain de héros clairs qui furent  
Sur la terre, des rois, n'entendez-vous donc rien  
Des voix de désespoir et des cris de torture  
Qu'un Philippe d'Espagne arrache au sol chrétien !

*Se penchant vers Don Carlos.*

Ô pauvre enfant qui tremble ! Ô toi qui fus mon maître !  
Ô triste cœur brûlé de fièvre et de projets  
Comme hier encore, superbement, tu me parlais  
Et comme te voici prostré devant un prêtre.

*Don Carlos demeure comme égaré.*

LA COMTESSE, *s'avançant vers le moine.*

Moine, assassinez-moi avec le roi Carlos ;  
Sachant ce qu'il a fait, je veux ma part entière,  
Dans ce que vous nommez sa faute et son complot.  
Ce sera mon seul vœu, mon unique prière ;  
Notre amour est de ceux qui traversent la mort.

FRAY BERNARDO

Le roi Philippe est seul maître de votre sort.

LA COMTESSE

Et que vous faut-il donc pour me frapper sur l'heure ?  
Seule, j'ai tout conduit ; seule, ici, je demeure,  
Debout, pour vous braver et pour sauver, la nuit,  
Quand vous dormez, vos condamnés et vos proscrits.  
L'enfant Carlos m'aimait ; ma ferveur imprudente  
A jeté, dans son cœur, les semences ardentes :  
Amour, lutte, révolte et la pitié pour ceux  
Dont vous noyez les cris en vos brassins de feu.

FRAY BERNARDO, *froidement.*

Priez ! Priez !

LA COMTESSE

Non, non ! Le sang rougit vos crosses ;  
Ma foi s'en est allée et mon plus grand tourment  
Sera de n'avoir pu crier publiquement :

*Elle crie.*

Que j'arrache mon âme à vos dogmes féroces.

FRAY BERNARDO, *violent, aux soldats.*

Emmenez-la d'ici et jetez-la aux fers.

Elle est damnée.

*Une partie des soldats s'emparent de la comtesse.*

DON CARLOS, *machinal et stupide.*

Ouvrir l'enfer ! ouvrir l'enfer.

FRAY BERNARDO, *aux soldats qui restent.*

*Et désignant Don Carlos.*

Emparez-vous de lui et faites ce qu'il faut.

*Les soldats poussent Don Carlos, qui se débat, dans l'alcôve, d'où l'on entend sortir un grand cri. Ils l'étranglent. Pendant qu'ils le tuent derrière les rideaux refermés, Fray Bernardo l'absout.*

Puisque vous vous êtes repenti, je vous absous de vos péchés anciens, de ceux que vous avez commis avec cette femme **II désigne la porte par laquelle la comtesse est sortie**, de ceux que vous commettez peut-être en ce moment de révolte et de rage. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

*Les soldats réapparaissent ; le corps de Don Carlos est étendu en désordre sur le lit.*

FRAY BERNARDO

Étendez-le, tout de son long. Mettez en croix

Les mains sur la poitrine.

*Au chef des gardes.*

Allez chercher le roi.

*Au moment même où le mot « roi » est prononcé, Philippe II ouvre lui-même la porte du côté de la scène, et paraît sur le seuil. Il s'avance lentement vers le lit, tombe à genoux, la tête entre les mains.*

FIN DU DERNIER ACTE

LIGARAN 

# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant [ici](#).**